

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Serge BARRAULT

Virgile et S. François d'Assise

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1931, tome 30, p. 139-142

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Virgile et S. François d'Assise

Le dimanche 8 mars, M. Serge Barrault, professeur à l'Université de Fribourg, que nous aimons toujours à entendre, a donné à St-Maurice et à Sion une conférence ⁽¹⁾ sur Virgile poète de la nature toujours vivant. Les RR. PP. Capucins, qui comptent M. Barrault comme un membre de leur famille, puisqu'il est du Tiers-Ordre, ont eu l'heureuse idée de lui demander de rédiger pour leur « Revue romande du Tiers-Ordre, du Scolasticat et des Missions », la fin de sa conférence ; M. Barrault a répondu aimablement à ce désir, « en agrémentant encore cette partie de cette conférence de quelques délicieuses fleurettes franciscaines », comme disent les rédacteurs de la dite Revue.

Bien que M. Barrault nous ait déjà donné, pour les « Echos » du mois prochain, un article inédit sur Un fils romantique de Virgile, qui sera comme la charnière liant notre prochain fascicule consacré spécialement au Romantisme, à notre dernier cahier spécial dédié à Virgile, nous n'hésitons pas à transcrire ici ce que M. Barrault nous a dit du Saint d'Assise « qui eût peut-être compté Virgile parmi ses disciples, si le poète de Mantoue n'était point venu trop tôt en ce monde »...

Virgile est une grande âme qui, malheureusement, n'a pas connu la lumière de la foi (puisque'il est mort une quinzaine d'années ⁽²⁾ avant la naissance de Jésus), mais qui, par sa suavité morale, apparaît comme une âme intermédiaire entre les deux ères, l'antique et la chrétienne. Il aime le paysage, comme plus tard saint François ; François sera virgilien au XIII^{me} siècle, et Virgile baptisé eût peut-être fait un bon Tertiaire, qui sait même ? un doux Capucin.

Il suffit de feuilleter les œuvres de Virgile : *les Eglogues*, qui sont des dialogues entre bergers, *les Géorgiques* où le poète enseigne en vers la culture de la terre et des

(1) Cf. les *Echos* de mars.

(2) Virgile est mort en 19 avant notre ère. Mais, par une erreur commise au moyen-âge, le début de l'ère chrétienne se trouve placé quelques années après la naissance historique de Jésus.

arbres, l'élevage des animaux et le soin des abeilles. *L'Énéide* même où il raconte les origines légendaires et héroïques de Rome, pour découvrir en maint endroit un amour délicat de la nature qui annonce notre séraphique Père.

Ouvrez la II^{me} *Eglogue*, et voyez avec quelle attention minutieuse, sympathique et admirative Virgile vous parle des fleurs, des plantes et des fruits. Il va, cueillant pour vous les violettes qui se cachent et les pavots qui s'élèvent au contraire avec fierté (*pallentes violas et summa papavera carpens*) ; il y joint le narcisse et la fleur de l'aneth qui sent bon (*narcissum et florem jungit bene olentis anethi*) ; il y mêle aussi du romarin et des plantes qui poussent dans l'herbe en dégagant une suave odeur (*tum casia atque aliis intexens suavibus herbis*) ; auprès de la fleur du vaciet, qui a une teinte extrêmement douce, il met dans son bouquet le souci doré, afin de relever le coloris (*molila luteola pingit vaccinia caltha*). Il vous offre des châtaignes, les noix du châtaignier comme il les appelle (*castaneasque nuces*), des prunes blondes, couleur de cire, car le prunier n'est pas un arbre à dédaigner (*addam cerea pruna, et honos erit huic quoque pomo*). Il vous apporte enfin des feuillages de laurier et de myrte ; car Virgile sait bien qu'il y a un parfum des feuilles, lui qui entre, parce qu'il est un grand poète, dans les secrets délicieux de la création ; et il vous les présente réunis, car ils dégagent une suave odeur d'être ensemble (*sic positae quoniam suaves miscetis odores*).

Ces beaux vers latins me rappellent — qu'on excuse ce souvenir ! — une omelette ornée de quelques fleurs, servie à un voyageur par le Frère cuisinier des Capucins de Sion. L'omelette, comme un petit drap d'or, enveloppait le léger bouquet du jardin. Quoi de plus franciscain ? quoi de plus bucolique ?

Virgile aime les animaux. Décrivant la peste à la campagne, dans la III^{me} *Géorgique*, il s'apitoie sur les bêtes de la ferme. « Les chiens caressants deviennent enrégés, et une toux esquintante secoue les porcs malades, dont la gorge est étranglée par l'enflure. »

*Hinc canibus blandis rabies venit, et quatit aegros
Tussis anhela sues, ac faucibus angit obesis.*

Les abeilles, dont l'intelligence ravit le poète, ont droit à sa sollicitude. « St tu crains, dit-il au paysan, un hiver bien dur, prends tes précautions ; il faut avoir pitié de ces petites âmes d'insectes découragées par la ruine de leur ruche. »

*Sin duram metues hiemem, parcesque futuro
Contusosque animos et res miserabere fractas...*

Jusque dans l'*Enéide*, au milieu du fracas des armes des héros, au chant VII, Virgile vous présente un beau cerf apprivoisé que soigne la jeune Sylvie (*assuetum imperiis soror omni Sylvia cura*) ; elle étrille l'animal de la forêt et vous le lave (*pectebatque ferum, puroque in fonte lavabat*). Il se laisse toucher, il vient manger sur la table de son maître (*ille manum patiens, mensaeque assuetus herili*) ; et quand il a rôdé toute la journée dans les bois, le soir il regagne le seuil qu'il connaît bien (*errabat sylvis, rursusque ad limina nota*). Mais un jour il est blessé par un jeune et illustre chasseur, le fils du héros Enée, Iule, futur fondateur d'Albe d'où sortiront les hommes qui bâtiront Rome. L'animal se réfugie à l'étable en gémissant : il pleure, il saigne (*successitque gemens stabulis, questuque, cruentus*) ; et Sylvie, désespérée de voir en pareil état son beau cerf, se donne des claques sur les bras (*palmis percussa lacertos*).

Dans la X^{me} *Eglogue*, un berger qui a des peines de cœur et ne veut plus rien savoir, se couche à l'écart sous un rocher. « Ses brebis se tiennent autour de lui, immobiles ; elle ne sont pas contre nous, dit Virgile qui sait l'amour des bêtes pour le pâtre ; pourquoi boudes-tu après ton troupeau ? »

*Stant et oves circum ; nostri nec paenitet illas ;
Nec te paeniteat pecoris...*

Qui n'admira l'adorable discrétion de ce *nostri nec paenitet illas*, manière détournée de dire que les brebis nous aiment, car cet amour obscur ne peut être directement exprimé ? Les animaux du paradis terrestre aimaient Adam. Est-ce Virgile ici, ou saint Français, qui parle ? Les deux voix se confondent.

Voici peu d'années, un Capucin suave, au visage de Sarrasin, revenait d'une course en montagne. Il trouva, au milieu de la pierraille étalée dans la vallée par les

torrents enfuis, un chevreau blanc. Le pauvre, je veux dire le chevreau, avait peur de se briser les pattes. Le Capucin le prit dans ses bras, le porta longtemps jusqu'au gazon retrouvé, puis se reposa sur une grosse pierre. La petite bête aux poils blancs posa ses pattes de devant sur la bure ; et tandis que le moine causait avec des promeneurs calvinistes qui s'arrêtaient devant lui, ravis de cette scène virgilienne et séraphique, le chevreau broutait le bouquet de rhododendrons que le saint homme avait sur les genoux.

Mais une nuance distingue François et Virgile. François aime le paysage (œuvre de Dieu) avec joie, comme un paradis qu'on avait perdu et qu'on retrouve, Virgile avec une certaine mélancolie. Le soir est souvent chanté dans Virgile, par exemple dans cinq églogues sur dix. « Déjà sur les toits lointains des fermes les cheminées fument ; et allongées par le couchant, voici descendre du haut des montagnes les ombres. »

*Et jam summa procul villarum culmina fumant,
Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.*

Quand on rentre au crépuscule par la route de Mantoue, on reconnaît qu'on est à mi-chemin à la vue d'un tombeau (*hinc adeo media est nobis via ; namque sepulcrum*), pierre dont l'aspect répand dans la campagne embrunie la douceur funéraire du regret. C'est le tombeau du fondateur de la ville, Bianor, (*incipit apparere Bianoris*). Regardez : les vents ont laissé tomber les murmures de leur souffle (*adspice : ventosi ceciderunt murmuris auræ*). Pourvu que la nuit ne nous apporte pas de pluie ! C'est à craindre (*aut si nox pluviam ne colligat ante veremur*). N'est-il pas vrai qu'après deux mille ans cette mélancolie du grand poète nous pénètre encore ? Le soir est l'état d'âme de Virgile, de l'âme humaine à la fin des temps antiques. Le soir est l'heure où l'on éprouve le regret d'une chose qui finit et le désir, l'espoir, d'une autre qui va commencer. Aussi, dans les *Voix intérieures*, Victor Hugo a-t-il eu raison d'entrevoir, sur le front de Virgile, comme une lueur vague, « l'aube de Bethléem ».

Serge BARRAULT